

CHAPITRE LXXII.

Don Quichotte et Sancho arrivent à leur village.

Nos aventuriers ne se remirent en marche qu'au soleil couchant; Sancho très-déterminé à ne pas laisser passer la nuit prochaine sans achever le désenchantement de Dulcinée, s'il était assez heureux pour trouver encore des arbres; et Don Quichotte très-résolu d'employer toute sa rhétorique pour engager Sancho à en finir. Au bout d'une demi-heure, ils quittèrent le chemin pour gagner un petit bois que Sancho avait découvert à peu de distance. Sancho y recommença l'opération de la veille, tout aussi loyalement que la veille, aux dépens d'un arbre comme la veille. Don Quichotte, comme la veille, compta les coups, et comme la veille il les fit cesser d'autorité quand il jugea qu'il y en avait autant qu'il fût possible d'en supporter. En récapitulant ceux de cette nuit avec tous les précédents, il s'en trouva trois mille vingt-neuf. Le lendemain au matin ils continuèrent leur route; et après avoir marché toute la journée sans qu'il leur



arrivât rien de remarquable, ils s'arrangèrent, à l'instigation de Sancho, pour passer la nuit encore dans un bois, où, moyennant le secours d'un hêtre, Sancho acheva sa tâche. On peindrait mal la satisfaction de Don Quichotte quand il en vint à compter le trois mille trois centième coup. Comme il caressa Sancho! quelles brillantes promesses il lui prodigua! et avec quelle impatience il attendit le lendemain! Sitôt qu'il fit jour, notre héros, plein d'espérance et de joie, réveilla Sancho pour partir, et autant de femmes il aperçut chemin faisant, autant il en aborda, croyant trouver sa Dulcinée du Toboso : tant il était loin de douter de l'infaillibilité des promesses de Merlin.

Après avoir marché pendant une partie de la journée, bercé par l'espérance et le désir, Don Quichotte enfin découvrit son village du haut d'une éminence qui le domine, et l'instant d'après Sancho le découvrit aussi. A cette vue si souvent désirée, Sancho tressaillit et ne put contenir sa joie. Il se jeta sur ses deux genoux, et, les bras ouverts, les regards fixés sur le clocher, il s'écria : — Salut, ô ma patrie bien-aimée! ouvre les yeux sur ton fils Sancho Pansa, qui, s'il ne revient pas très-riche, revient du moins bien étrillé, et c'est quelque chose s'il sait en profiter. Reçois aussi ton autre fils Don Quichotte, vaincu par je ne sais qui, mais vainqueur de lui-même, puisqu'il tient sa parole,

quoique cela ne lui plaise guère ; et cette victoire-là , dit-on , en vaut bien une autre.

— Allons , Sancho , dit Don Quichotte , allons , laisse là les réflexions ; relève-toi et doublons le pas.

Sancho se releva , nos aventuriers descendirent la colline et approchèrent du village. La première rencontre qu'ils firent fut celle de deux polissons prêts à se battre , et qui se disputaient vivement. — Non Périquillo , disait l'un des deux , non , tu as beau faire , non tu ne la reverras de ta vie.

— Ah ! Sancho ! Sancho ! s'écria Don Quichotte , ah ! mon ami , entends-tu ce que dit ce cruel enfant ?

— Oui , pardienne ! je l'entends tout comme vous , répondit Sancho. Mais en quoi donc ce marmot est-il si cruel ?

— En quoi , Sancho ? reprit Don Quichotte. Ah ! mon ami , un pareil propos que le hasard envoie à mon oreille dans ce moment , ne signifie que trop que de ma vie je ne reverrai ma Dulcinée !

Sancho allait rétorquer ce raisonnement , lorsqu'il en fut tout-à-coup empêché par un lièvre qui , poursuivi par des chiens et des chasseurs , vint se jeter entre ses jambes , et s'y amortir de lassitude et d'épouvante , au point que Sancho n'eut qu'à se baisser pour le ramasser. — Autre mauvais signe , mon ami , s'écria Don Quichotte. Mauvais signe encore ! ô le mauvais présage ! un lièvre fuit , les

chiens le poursuivent sous mes yeux : je ne m'étonne plus que ma Dulcinée ne paraisse pas !

— Vous êtes un homme bien étrange , répliqua Sancho ; vous voyez tout en noir , même ce qui me paraît à moi blanc comme neige. Je vois au contraire que ce lièvre-ci , qui est justement une jolie femelle , peut bien être madame Dulcinée ; que les chiens et les chasseurs qu'elle fuit sont les enchanteurs ; et qu'elle s'en est venue se jeter entre mes bras , parce que c'est par moi que l'enchantement a été défait. Je la reçois , je la tire des griffes de ses persécuteurs , je vous la remets entre les mains ; tout cela n'est-il donc pas clair comme le jour , et du plus heureux augure ? Regardez-y bien , Monseigneur , et vous verrez comme moi que tout se dispose à souhait pour vous....

Au bruit qu'avaient fait Sancho et le lièvre , les deux polissons s'étaient approchés pour voir la pauvre petite bête et la caresser : Sancho profita de l'occasion pour leur demander pourquoi ils se querellaient. — C'est , répondit l'un d'eux , parce que je ne veux pas lui rendre cette petite cage , qui est plus à moi qu'à lui , et parce que je lui disais qu'il ne la reverrait de sa vie.

Sur ce Sancho tira de sa poche un réal qu'il offrit pour la cage ; l'enfant la céda sans marchander , et Sancho de suite la présenta à Don Quichotte en lui disant : — Tenez , Monseigneur , voilà tout le

charme défait, s'il y en avait; vous voilà maître de tout. Quant à moi, tout bête que je suis en comparaison de votre Seigneurie, je comprends qu'il n'y a pas plus à se soucier du lièvre et de la cage que des nuages de l'an passé, et qu'en tout cas, si l'on voulait en tirer quelque augure, il ne pourrait que vous être favorable, puisqu'au bout du compte, malgré les chiens, les chasseurs et les disputes, tout a fini par vous revenir. Au reste, rappelez-vous ce que vous-même m'avez dit, ce que plus d'une fois j'avais entendu prêcher par monsieur notre curé, qu'il n'est ni sage ni chrétien d'ajouter foi aux augures. Croyez-moi, marchons et n'y pensons plus.

Il est nécessaire de prévenir le lecteur que Sancho, ne sachant où emballer la robe de boucassin noir parsemée de flammes couleur de feu, et la grande mitre couverte de petits diables en peinture sous lesquelles il avait figuré pendant la scène de la résurrection d'Altisidore, avait pris le parti de faire de la robe une espèce de housse qui recouvrait tout le bagage dont l'âne était chargé, et de lui attacher la mitre entre les deux oreilles; de sorte qu'ainsi affublé le grison présentait vraiment un spectacle des plus extraordinaires. Ce fut dans cet équipage que Don Quichotte et Sancho arrivèrent à l'entrée de leur village: ils y rencontrèrent le curé et le bachelier Samson Carrasco leur bréviaire à la main et à la promenade. Don Quichotte,

ravi de les revoir, mit pied à terre et se précipita dans leurs bras. Il y eut force caresses, force amitiés de part et d'autre. Pendant qu'ils étaient à s'embrasser, à se complimenter, les enfants et les commères se ramassèrent autour d'eux. On s'appelait de tous côtés pour voir, disait-on, l'âne de Sancho paré comme un marguillier, et la rosse de Don Quichotte plus maigre qu'elle n'avait jamais été. Entourés de curieux, étourdis d'acclamations et de risées, accompagnés du curé et du bachelier, ils arrivèrent à la porte de Don Quichotte : ils y trouvèrent sa gouvernante et la nièce, que la rumeur publique avait déjà prévenues ; ils y trouvèrent aussi Thérèse Pansa, qui au premier bruit était accourue avec Sanchette, sans prendre le temps de s'habiller, tant elles étaient pressées de voir la bonne mine que devait avoir monseigneur le gouverneur. Mais quelle fut leur surprise, quel fut leur déplaisir de le retrouver en si piètre équipage et à pied !

— Comment donc ! s'écria Thérèse d'un ton aigre, tu t'en reviens sur tes jambes comme un mendiant ! hé mais, tu as plutôt l'air d'un va-nu-pieds que d'un gouverneur ! Où en sommes-nous donc ?

— Bride en main, *motus*, ma Thérèse, lui répondit Sancho. Ce n'est pas ici ni à l'heure qu'il est que nous devons causer. On ne trouve pas tou-

jours ce qu'on cherche, ni du lard à tous les crochets, notre femme. Allons-nous-en chez nous sans dire mot ; je t'y conterai tout, et tu en entendras de fameuses. En tout cas j'apporte de l'argent que j'ai bien gagné.

— Si vous apportez de l'argent, reprit Thérèse, encore vit-on. Bien ou mal gagné, nous ferons comme tant d'autres, nous le garderons.

Sanchette sauta au cou de son père au moment où il annonça de l'argent, et lui demanda s'il apportait aussi quelque chose pour elle. Sancho, pour toute réponse, la baisa tendrement, la prit sous le bras d'une main, Thérèse de l'autre, sans quitter le licou de son âne ; et la famille Pansa, ainsi groupée et entrelacée, s'en fut à son logis, laissant Don Quichotte entre les bras de sa nièce, de sa gouvernante et de ses bons amis le curé et le bachelier.

Sitôt arrivé chez lui, le premier soin de Don Quichotte fut de s'enfermer dans sa chambre avec ses deux amis, et de leur raconter franchement sa défaite et l'engagement qu'il avait dû prendre en exécution des conditions du combat, de rester pendant un an chez lui sans toucher à ses armes ; engagement sacré pour un loyal chevalier, et qu'il entendait remplir au pied de la lettre avec toute la ponctualité qu'imposent l'honneur et les inviolables principes de la chevalerie errante.

Il leur confia de suite que , pour charmer les ennuis d'une si longue inactivité, il avait formé le projet de se faire berger ; il leur observa que ce genre de vie , malgré son obscure simplicité , n'avait rien de bas pour des hommes froissés par les événements ou atteints du mal d'amour , et assez sages pour savoir apprécier les jouissances champêtres. Il les invita , s'ils n'avaient rien de mieux à faire , à être de la partie , ajoutant que nécessairement elle serait d'autant plus agréable qu'elle serait plus nombreuse , et que les statuts de cette nouvelle société pastorale allaient incessamment être rédigés et calqués , à peu de chose près , sur ceux de la célèbre Arcadie. Enfin il leur dit qu'il se chargeait d'acheter les troupeaux convenables pour obtenir , comme bergers , l'importance nécessaire pour ne pas être confondus avec les pauvres bergers de profession. Qu'au surplus la plus grande difficulté , celle de se procurer des noms assortis et dans le véritable esprit de la chose , était déjà très-heureusement surmontée ; qu'il s'appellerait lui , le berger *Quichottis* ; que le bachelier se nommerait le berger *Carrasconoso* ; monsieur le curé , le berger *Curiambro* ; et Sancho , le berger *Pansanino*.

Profondément touchés des ravages de la cruelle maladie de leur malheureux ami , persuadés qu'il serait dangereux de contrarier ses idées , tout ex-

travagantes qu'elles étaient, et que le plus important était déjà gagné puisque du moins il y avait certitude que d'un an les chimères de chevalerie ne lui travailleraient point le cerveau ; comptant beaucoup pour sa guérison sur le repos, sur les remèdes et le régime convenables à son état, le curé et le bachelier jugèrent prudent et à propos d'abonder dans son sens et de feindre d'approuver son projet. — Nous serons avec plaisir d'une aussi agréable partie, répondit le bachelier ; elle me convient, et j'y conviens d'autant mieux que (je puis le dire puisque tout le monde le sait) je suis poète assez fameux. Je vous ferai des vers par milliers, tant qu'on voudra et dans tous les genres : le pastoral est précisément mon fort.... D'abord, comme il est de l'essence des bergers de notre acabit d'être amoureux, chacun de nous doit avant tout se choisir une bergère, et lui donner le nom qu'il préférera, qu'ensuite nous graverons, que nous imprimerons, que nous incrustons sur tous les arbres de la contrée : il ne faut pas qu'il en existe un seul à dix lieues à la ronde, quelque dur qu'il soit, qui ne soit chargé de tous ces noms chéris.

— Quant à moi, mes bons amis, reprit Don Quichotte, je suis dispensé de l'embarras du choix d'une bergère et de celui du nom à lui donner. J'ai ma Dulcinée. En vain je chercherais un nom plus beau, plus fameux ; et jamais sûrement je ne

songerai à prendre une autre amoureuse qu'elle. Du temps de ma gloire elle fut, comme princesse, la gloire de l'univers ; elle sera pendant mon obscurité, comme simple bergère, l'ornement de nos prairies et de nos bocages, le modèle de nos autres bergères, la quintessence de toutes les beautés ; en un mot, elle sera le sujet de tous nos éloges tant en vers qu'en prose, et toujours elle sera infiniment au-dessus de nos louanges, quelque hyperboliques que nous puissions les imaginer.

— Il n'y a pas à lui contester son incomparabilité, dit le curé ; nous en convenons tous. Nous nous contenterons donc de bergères moins parfaites ; et certes, parmi celles qui ne la valent pas, il en est beaucoup d'infiniment aimables. D'ailleurs, à défaut de réelles, nous nous en ferons d'imaginaires, et rien alors ne nous empêchera de les supposer aussi belles qu'il nous plaira.

— Il y en a à choisir de tout imprimées, reprit le bachelier. Les boutiques de toute espèce regorgent de Philis, d'Amaryllis, de Daphnés ; et si elles ne nous conviennent point, nous en serons quittes pour faire des bergères de nos petites voisines. Il ne s'agira que d'allonger suffisamment leurs noms pour en faire des noms de bergères, et cela ne sera pas difficile pour des gens qui s'entendent en poésie. D'Anne, par exemple, nous ferons Annarda ; de Françoise, Françoisinette ; de

Thérèse, Thérésinette ; en sorte que si le bon Sancho Pansa veut être des nôtres et enrôler sa femme aussi, voilà déjà le nom de sa bergère tout trouvé.

Sur ce le curé et le bachelier prirent congé de Don Quichotte, en l'invitant à ne s'occuper d'abord qu'à se remettre de ses fatigues et à soigner sa santé. Ils ne le quittèrent tout-à-fait qu'après l'avoir bien assuré qu'ils reviendraient souvent causer avec lui de leur délicieux projet, et qu'il pouvait dès ce moment compter sur eux.

Sitôt qu'ils furent sortis, la nièce et la gouvernante, qui n'avaient pas manqué d'écouter à la porte, entrèrent dans la chambre de Don Quichotte.

— Est-il bien possible ! mon cher oncle, lui dit la nièce. Comment ! nous comptions que vous reveniez vivre tranquille et honnêtement chez vous ; et voilà que point du tout, à peine arrivé, vous vous remettez en tête la nouvelle folie de vous faire, quoi ? berger ! Berger, mon cher oncle ! ce n'est plus là votre fait. Vous ne serez jamais qu'un très-mince berger, un berger à faire pitié. C'est fini, la paille est trop mûre à présent, trop sèche pour en faire des chalumeaux résonnants.

— Vous êtes encore un fier homme, Monsieur, dit à son tour la gouvernante, pour aller vous griller au soleil toute une sainte journée en été, vous transir de froid en hiver du matin au soir, et hurler tous les jours plus fort que les loups. Laissez, laissez

sez le métier aux bons paysans , qui sont tout exprès bâtis à chaux et à sable , et qui y sont faits depuis le maillot. Ho bien ! vous seriez bientôt troussé , ma foi. Berger ! ne voilà-t-il pas encore une belle invention ! folie pour folie , j'aimerais encore mieux celle d'être chevalier errant ; du moins elle a quelque chose de plus relevé. Tenez , Monsieur , suivez mon conseil. J'approche ma quarantaine , si je ne la passe pas un petit brin ; je ne suis plus un enfant. Grâce à Dieu , je ne suis pas ivre , et je sais ce que je dis. Restez tranquille chez vous ; occupez-vous tout doucement de vos affaires , qui , entre nous soit dit , n'ont pas mal besoin de l'œil du maître ; priez Dieu souvent , vivez en bon chrétien , soyez toujours charitable et bon comme vous l'étiez du temps passé , et s'il vous en arrive malheur je l'irai dire à Rome.

— Taisez-vous , causeuses , leur répondit amicalement Don Quichotte ; vous n'êtes que des petites sottes. Je sais mieux que vous ce qu'il me faut. En attendant , arrangez-moi mon lit. Je ne me sens pas très-bien portant ; et quoi qu'il arrive , chevalier ou berger , ne vous inquiétez pas ; comptez que je pense à votre bien-être autant qu'au mien , et que j'aurai toujours soin de vous.

Les deux causeuses cessèrent en effet de le contrarier , pour le faire souper tranquillement et ensuite le mettre au lit.

CHAPITRE LXXIII.

Maladie, testament, et mort de Don Quichotte.

COMME tout passe en ce monde ; comme de toutes les choses fugitives que le temps entraîne dans sa course rapide , celle qui lui résiste le moins est la vie de l'homme ; comme chaque instant de notre frêle existence n'est qu'un pas vers sa fin ; comme enfin Don Quichotte n'était qu'un mortel , son heure dernière arriva.

Soit par l'effet de la dévorante mélancolie qui le travaillait depuis sa défaite , soit par un de ces décrets de la Providence , dont il ne nous appartient pas de chercher à pénétrer les motifs , il survint à notre héros une fièvre violente qui , pendant six jours , le tint hors d'état de quitter le lit. Ses bons amis le curé , le bachelier et maître Nicolas le barbier , lui prodiguaient les visites et les bons offices ; son fidèle écuyer sur-tout , l'excellent Sancho Pansa , ne quittait presque pas son chevet. Ils pensaient tous que le chagrin de se voir vaincu , ou l'inquiétude de ne savoir aucune nouvelle de la délivrance et du désenchantement de Dulcinée , étaient les seules causes de sa maladie , et que pour

l'en guérir le principal était de le distraire, de le dissiper et de le réjouir autant que possible. Le bachelier y employait tous ses moyens. A tout instant il lui parlait de la délicieuse vie pastorale qu'ils allaient commencer aussitôt que sa fièvre serait passée. Tantôt c'était d'une églogue superbe déjà composée, et plus fameuse que toutes celles de Sannazar ensemble; tantôt c'était de deux chiens fameux, nommés l'un *Barcino*, l'autre *Buitron*, qu'il venait d'acheter d'un fermier de Quintanar, pour garder les troupeaux de la nouvelle Arcadie. En un mot, l'ingénieux bachelier avait toujours à lui dire quelque chose de nouveau et d'intéressant; mais il n'aboutissait à rien. Don Quichotte n'en était pas moins morne et accablé; sa fièvre ne diminuait point. Le septième jour ses amis se déterminèrent à appeler le médecin, qui, après lui avoir bien tâté le pouls, finit par déclarer hautement le malade très-malade, et qu'il était temps de songer au salut de son âme et à ses affaires, d'autant qu'il y avait peu à espérer des remèdes ordinaires contre une maladie que la tristesse aggravait si violemment. Don Quichotte reçut cette nouvelle avec beaucoup de sang-froid; mais la gouvernante, la nièce, le pauvre Sancho sur-tout, en jetèrent les hauts cris. Don Quichotte les pria de se calmer, et demanda qu'on le laissât dormir. Pendant six grandes heures il ne fit qu'un somme,

si profond , si tranquille , que la gouvernante et la nièce commençaient à s'en inquiéter et à le croire mort en dormant , lorsqu'enfin il s'éveilla en jetant un grand cri , et en disant ensuite à très-haute voix , et d'un ton profondément pénétré : — Dieu tout-puissant ! de quel bienfait tu viens de me combler ! ta miséricorde est infinie ; nos péchés ne la laisseront donc jamais !

La nièce , qui depuis plusieurs heures attendait et épiait les premiers mouvements du malade , fut grandement étonnée de l'entendre parler avec tant de force et de sens. — Que dites-vous-là , mon cher oncle ? lui dit-elle en se rapprochant de son chevet. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? Pourquoi parlez-vous de la miséricorde de Dieu et de nos péchés ?

— Je parle de la miséricorde divine , ma chère enfant , je la bénis , répondit Don Quichotte , parce qu'en ce moment même , malgré mes péchés , j'en reçois le plus signalé des bienfaits. Je me sens une existence nouvelle ; je retrouve la raison , que je reconnais que j'avais perdue. Mon esprit est dégagé , débarrassé de toutes les chimères fantastiques dont ma funeste crédulité et ma coupable passion pour la lecture des détestables livres de chevalerie m'avaient rempli l'imagination et infecté le cerveau. Je vois , je touche au doigt leurs poisons , leur extravagance , leur grossière imposture. Je les voue au mépris qu'ils méritent , et je ne

regrette que d'en être désabusé trop tard pour pouvoir réparer mes torts par des lectures plus dignes d'un homme sensé. Je m'en vais , ma chère nièce.... Je vois la mort s'approcher à grands pas : je n'aurai pas le temps d'expié mes fautes par une meilleure vie ; que du moins mes derniers moments soient employés à les reconnaître et à m'en repentir. Fais-moi venir, ma chère petite , va me chercher mes bons amis le curé, le barbier et le bachelier. Je veux me confesser et faire mon testament : le temps presse.

La nièce éplorée tournait le dos pour aller avertir les trois amis , lorsqu'ils parurent ensemble à la porte de la chambre. — Arrivez, mes amis, arrivez, leur dit Don Quichotte ; je vous envoyais chercher par ma nièce. Venez me féliciter et vous réjouir avec moi d'une nouvelle à laquelle vous ne vous attendez guère. Je ne suis plus Don Quichotte de la Manche, mes bons amis : vous retrouvez votre Alonzo Quixana , qu'autrefois vous surnommâtes le Bon , sans doute parce que vous connaissiez mon cœur. Je renie Amadis de Gaule et toute sa chimérique postérité , que si follement je prétendis imiter. Je maudis les abominables histoires de chevalerie errante qui m'ont tant abusé.... Je gémissais des extravagances qu'elles m'ont fait faire ; grâce à la miséricorde de Dieu , qui vient de me rendre la raison , je me repens sincèrement de mes folies, et j'en déteste les causes.

Les trois amis , surpris de cette déclaration , imaginèrent d'abord que le malade était atteint de quelque nouvel accès de folie d'un genre qu'ils ne lui connaissaient point encore ; et Samson , suivant toujours le système de le réjouir , lui répondit qu'ils venaient aussi pour lui apprendre une grande et bien bonne nouvelle , celle de la délivrance et du désenchantement de madame Dulcinée , qui ne demandait pas mieux que de se faire bergère , et que dans peu ils seraient tous heureux et contents comme des princes.

— Ne me faites plus de contes , mon ami , répondit Don Quichotte ; le temps en est passé. Parlez-moi le langage de la vérité ; c'est le seul qui vous convienne auprès d'un mourant dont le sort vous intéresse. Oui , mes bons amis , je touche à ma dernière heure. Appelez , je vous prie , le notaire pour faire mon testament ; en attendant , monsieur le curé voudra bien recevoir ma confession.

Tout le monde se regardait avec surprise et avec douleur. On hésitait de croire à un changement si subit ; mais quelques autres propos également pleins de sens , de raison et de piété , achevèrent de convaincre ses amis qu'une révolution totale s'était opérée dans le malade ; et dès-lors on perdit tout espoir de le conserver. Le curé se hâta de faire sortir tout le monde , et resta seul avec lui pour le confesser , pendant que le bachelier irait

chercher le notaire et avertir Sancho Pansa que son pauvre maître était totalement désespéré. La confession ne fut pas longue : bientôt le curé vint, la larme à l'œil, avertir que l'on pouvait rentrer, et annoncer que le bon Alonzo Quixana était bien véritablement guéri de sa folie, mais qu'il lui en coûterait la vie et qu'il n'irait pas loin.

Le bachelier de son côté ne tarda pas à rentrer avec le notaire. Don Quichotte l'accueillit sans émotion : il le pria de disposer de suite le préambule de son testament dans toutes les formes usitées en religion catholique. Lorsque le notaire en fut aux dispositions particulières, le malade se fit mettre sur son séant pour pouvoir se faire mieux entendre, et dicta comme il suit :

— *Item*, ma volonté est que Sancho Pansa, que pendant ma démence j'ai pris pour écuyer, reste en paisible et absolue possession de tout l'argent comptant à moi appartenant, dont en sadite qualité il se trouve dépositaire ; déclarant qu'il existe entre lui et moi des comptes à régler, desquels il résulte que je lui dois légitimement une partie de cette somme ; et en considération de son attachement pour moi, je lui donne et lègue le surplus. Et comme du temps de ma folie je lui ai fait avoir un gouvernement qui ne pouvait durer, je vois à présent pourquoi, jouissant aujourd'hui de toute ma raison, je déclare que, si je le pouvais, je lui

donnerais un royaume en témoignage de l'estime que méritent sa fidélité, sa droiture et son exemplaire attachement à ses devoirs.

Se retournant ensuite vers Sancho, et en lui tendant la main, il ajouta : — Je te demande pardon, mon ami, du tort que j'ai pu te faire en plusieurs circonstances où, par ma pure faute, tu as dû paraître aussi fou que moi, et sur-tout de t'avoir induit en grave erreur en te faisant croire, comme j'avais la folie de le croire moi-même, qu'il eût existé et qu'il existât des chevaliers errants.

— Ahi! ahi! ahi! mon Dieu! mon Dieu! répondit Sancho en sanglotant, je vous en prie, mon cher maître, ne vous laissez pas mourir. Croyez-moi, vivez encore long-temps, le plus que vous pourrez. La plus grosse sottise qu'on puisse faire en ce monde est de le quitter sans nécessité. Faut-il donc, quand personne ne pense plus à vous tuer, qu'une maudite mélancolie vienne vous emporter sans dire gare! Eh morbleu! régimbez-vous contre elle; prenez le dessus, jarnidienné! Levez-vous, si vous pouvez; laissez là le lit et la fièvre; allons-nous-en aux champs; habillons-nous en bergers, comme nous l'avions si joliment arrangé. Je parierais qu'en battant bien la campagne, nous finirions par retrouver dans quelques broussailles madame Dulcinée désenchantée de fond en comble et pour le reste de

ses jours.... Et puis, si ce n'est que parce que vous avez été vaincu que vous vous chagrinez tant, il n'y a qu'à dire que c'est de ma faute ; que si vous avez été renversé , ce n'est que parce que j'avais mal sanglé Rossinante.... D'ailleurs , mon cher maître , vous qui avez tant lu d'histoires de chevalerie , ne savez-vous pas que bien d'autres ont été renversés de cheval , et n'en sont pas pour cela morts de chagrin ? qu'en fait de batailles , la chance tourne à tout bout de champ ; que le battu aujourd'hui demain sera le battant ; et que pour un mauvais quart d'heure , à moins qu'on n'en trépasse , il n'y a pas de quoi se désespérer tout-à-fait , puisqu'il y a remède à tout , hors la mort.

— Le bon Sancho a raison , dit le bachelier ; suivez ses conseils , notre ami ; allons , du courage.

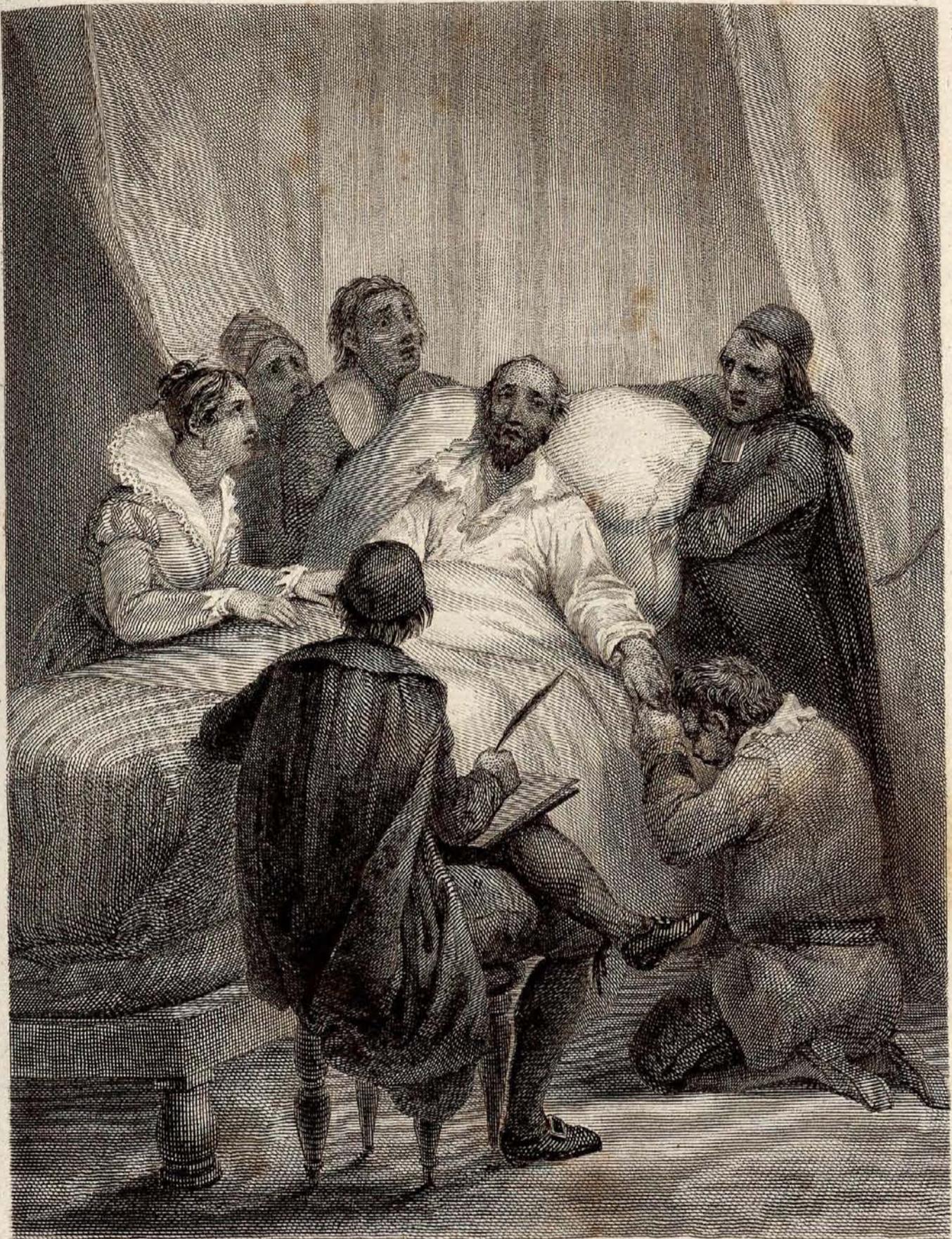
— Messieurs , Messieurs , interrompit Don Quichotte , les temps sont changés. Je fus fou , je ne le suis plus ; je fus Don Quichotte de la Manche , je suis , je vous le répète , le bon homme Alonzo Quixana. J'ai dû perdre de votre estime et de votre considération par mes malheureuses extravagances ; mais que ce ne soit pas une raison pour qu'aujourd'hui vous refusiez de croire à mes regrets , à mon repentir , à la franchise avec laquelle je confesse et reconnais mes torts , ces torts funestes qui m'avaient aliéné l'esprit. Puisse mon exemple dessiller les yeux de tous ceux qu'un penchant inconsidéré

porterait aux trop dangereuses lectures qui m'ont perdu!... Allons, Monsieur le notaire, continuons, s'il vous plaît... *Item*, j'institue Antoinette Quixana, ma nièce, seule et unique héritière de tous mes biens, meubles et immeubles, à la charge par elle de payer mes dettes, notamment les gages que je dois à ma gouvernante, lesquels j'entends lui être payés d'abord et sans délai, sur le plus liquide de ma succession; et en outre la somme de vingt ducats que je lègue à madite gouvernante, pour un habillement neuf qu'elle portera en mémoire de moi.... Je nomme pour mes exécuteurs testamentaires, monsieur le curé et monsieur le bachelier Samson Carrasco, mes meilleurs amis, ici présents, et leur donne tous pouvoirs à ce nécessaires.... *Item*, ma volonté est, que si Antoinette Quixana, ma nièce, veut se marier, elle ne puisse épouser aucun homme, que préalablement il ne soit muni d'un certificat de quatre de ses plus proches, qui constate que jamais ils ne lui ont vu lire un seul livre de chevalerie: voulant qu'en cas de contravention à la présente restriction, madite nièce soit et demeure irrévocablement déchuë de tous ses droits à ma succession, qu'alors j'entends et veux être employée en entier et distribuée en œuvres pies, au gré de mesdits exécuteurs testamentaires.... *Item*, je les prie, dans le cas où le hasard leur ferait rencontrer quelque jour l'auteur aragonnais

d'un livre qui se traîne par le monde, sous le titre de *Seconde partie de l'histoire de Don Quichotte de la Manche*, de vouloir bien, en mon nom, l'assurer que c'est innocemment de ma part, que je me trouve cause qu'il ait composé un si mauvais ouvrage, et l'inviter à me pardonner le tort qu'il a dû se faire par rapport à moi.

Ici Don Quichotte ordonna de clore son testament, et, se sentant très-fatigué, il demanda qu'on l'étendit dans son lit. Pendant les trois jours suivants, son mal empira, et d'heure en heure il ne fit que baisser et s'affaiblir. Toute la maison fut en alarmes et en pleurs. Cependant la chère nièce ne perdit point l'appétit; la gouvernante, tout en se lamentant, se résignait petit à petit; le bon Sancho lui-même, quoique profondément affligé, trouvait une sorte de soulagement dans l'argent comptant qui lui restait: tant il est vrai que les regrets que laisse un mourant, quelque chéri qu'il soit, sont toujours plus ou moins tempérés par la consolation d'en hériter.

Don Quichotte, jusqu'à sa dernière heure, entouré de ses amis et de ses proches, les édifia par sa piété, sa patience et sa résignation. Il ne cessa de maudire les livres de chevalerie que lorsqu'il perdit tout-à-fait la force de parler. Son agonie fut courte et calme. Enfin il rendit l'esprit, ou, pour mieux dire, il expira paisiblement au bruit des sou-



N. Vermet. del.

Burdet. sc.

LE DON QUICHOTTE.

LA MORT DE DON QUICHOTTE.



pirs et des gémissements de tous ceux qui le virent mourir.

Le premier soin du curé fut de faire dresser par le notaire un procès verbal qui constatait qu'Alonzo Quixana-le-Bon, vulgairement connu sous le nom de Don Quichotte de la Manche, venait de passer de cette vie en l'autre, par mort naturelle, en présence des témoins soussignés; lequel acte avait pour but de convaincre d'imposteur, le cas échéant, quiconque s'aviserait de le supposer encore vivant, et de fabriquer sur son compte de fausses histoires, pour faire suite à celle de Cid Hamet Benengély, seul avoué par le défunt pour son historien.

Ainsi mourut l'incomparable héros de la Manche. J'ai eu des raisons pour ne point nommer le lieu de sa naissance dans cette province, qu'il rend à jamais célèbre, mais je n'ai point ôté à celui auquel appartient cette illustration, le droit de faire reconnaître et valoir ses titres; et sans doute un jour on verra tous ses villages se la disputer, comme autrefois on vit sept villes de la Grèce prétendre à la gloire immortelle d'être la patrie du divin Homère. Je n'ai point rapporté non plus les brillants et académiques morceaux manchois, tant en vers qu'en prose, que sa mort fit éclore; il suffit aux lecteurs de savoir que l'ingénieux Samson Carrasco se distingua parmi ses nombreux admirateurs, et lui composa plusieurs sonnets et épitaphes magnifiques.

C'en est assez , plume ma mie, ta tâche est finie ; tu dois désormais te reposer. Quel sujet serait maintenant digne de toi ? Reste là , suspendue à ce fil d'airain ; que je puisse , tant que je vivrai , te contempler et te féliciter de ton travail ; et si , après moi , quelque téméraire osait te détacher , vouloir te remettre en œuvre , garde-toi de te prêter à ses intentions ; brise-toi plutôt sous le poids de sa main grossière , ta gloire et la mienne en dépendent. C'est pour moi seul que naquit Don Quichotte , c'est pour lui seul que je suis né : lui , pour faire ce que seul je pouvais écrire ; moi , pour écrire ce que seul il était capable de faire , n'en déplaise au présomptueux Aragonais , de Tordésillas , qui osa profaner mon héros , en essayant de continuer l'histoire que j'en avais commencée. Toujours disposé , quoique Maure , comme tout bon chrétien , à rendre le bien pour le mal , je le préviens , lui et tous les autres , que Don Quichotte est bien réellement mort et enterré , à la suite de sa défaite à Barcelone ; qu'il en existe un procès - verbal authentique et irrécusable ; qu'il est depuis cette époque dans l'impossibilité d'agir et d'entreprendre de nouvelles prouesses ; qu'ainsi toutes celles qu'on lui imputerait à l'avenir ne seraient jamais que des impostures avérées. Je leur observe d'ailleurs que l'objet de mon travail est rempli : je n'avais d'autre but que celui de ridiculiser la chevalerie errante ,

d'en faire mépriser et détester , comme elles le méritent , les absurdes histoires mensongères , aussi nuisibles aux progrès de l'instruction , de la littérature et du goût , que contraires à l'ordre et à la morale publiques. Honneur et gloire à mon Don Quichotte. Il est vainqueur , il a terrassé la chevalerie errante , et jamais elle ne s'en relevera. Adieu.

FIN.

NOTES

DU QUATRIÈME VOLUME.

PAGE 4. Qu'en carrosse.

EN vouant un carrosse à sa Thérèse , Sancho lui faisait la galanterie la plus précieuse qu'alors un mari pût faire à sa femme ; car du temps de Cervantès un carrosse était pour les dames le bonheur suprême. C'était sur-tout en ce genre qu'elles aimaient à briller et à se distinguer ; elles trouvaient une distance immense entre celles qui avaient un carrosse , et celles qui n'en avaient pas : un carrosse avait d'ailleurs en ce temps-là pour les femmes l'irrésistible attrait de la nouveauté.

Ce ne fut que sous le règne de Charles-Quint que les carrosses commencèrent à paraître en Espagne. L'historien contemporain Sandoval rapporte que pour la première fois , en 1546 , il en vint un d'Allemagne , et que la population entière des villes , bourgs et villages par où il passa pour être conduit à Madrid , se pressa pour le voir , le prenant pour une nouvelle espèce de centaure.

Comme l'usage des carrosses, si commode en lui-même, avait d'ailleurs un air de grandeur bien autrement imposant que celui que les dames de distinction s'efforçaient d'obtenir de la profusion d'écuyers , de pages et de sui-

vantes dont elles se faisaient escorter lorsqu'elles sortaient, il fut bientôt si universellement goûté, qu'environ trente ans après l'apparition en Espagne du premier carrosse, il fallut des lois somptuaires pour en restreindre l'abus; et que de 1578 à 1626, dans l'espace de 48 ans, il fallut remanier et renouveler ces lois jusqu'à six fois. On pensa d'abord qu'en rendant beaucoup plus dispendieuse la possession d'un carrosse, on forcerait un grand nombre d'amateurs à y renoncer, et dans cette vue, en prohibant les carrosses à deux roues attelés de deux chevaux, on ne permit plus que les carrosses à quatre roues et à quatre chevaux, à l'exclusion des mules: mais on ne tarda pas à reconnaître qu'au lieu d'extirper le mal on n'avait fait que l'empirer et en aggraver les conséquences; que les femmes endettaient leurs maris, ruinaient leurs familles, et quelquefois s'aliénaient elles-mêmes pour trouver moyen d'avoir les quatre roues et les quatre chevaux. On prit alors le parti de laisser les attelages libres, et de prohiber l'or, l'argent et les soieries dans la décoration des voitures: successivement il fut défendu de prêter son carrosse, et même d'y donner place à tous autres qu'aux gens de sa maison, ou à des enfans au-dessous de dix ans: enfin on en restreignit l'usage aux femmes et aux vieillards et infirmes, et l'on essaya de provoquer la *quenouille en place de l'épée contre ces hommes en pleine santé, portant barbe et moustaches, qui se faisaient traîner mollement assis sur des coussins, dans des poutailleurs bien clos, comme s'ils n'avaient pas la vigueur nécessaire pour supporter, sans en être incommodés, le contact du grand air.* (Extrait de l'édition du Don Quichotte de don Juan Antonio Pellicer, de 1798.)

Mais avec le temps on a fini par secouer le joug de toutes les censures et de tous les réglemens sur cette matière. Le libre usage des carrosses a prévalu en Espagne, et vraisemblablement il s'y maintiendra tant que le goût des aises et la gloriole domineront l'espèce humaine.

² PAGE 42. Une monture incomparablement plus expéditive.

Bowle, qui a beaucoup écrit sur le Don Quichotte, prétend que l'invention de cette monture est d'origine anglaise, à cela près que le cheval anglais était de bronze au lieu d'être de bois comme celui de Cervantès. Mais il était au moins superflu d'en contester l'invention à Cervantès, puisqu'il annonce lui-même que c'est ce même cheval de bois si fameux, sur lequel Pierre de Provence enleva la belle Maguelonne; d'où il suivrait que l'histoire de la belle Maguelonne imprimée à Séville en 1533, étant du cru espagnol, son cheval ne peut guère être d'origine anglaise. Cervantès au reste était trop riche de son propre fonds pour avoir besoin de rien dérober à personne; et chaque fois qu'il lui a convenu d'emprunter, il n'a pas manqué d'indiquer loyalement la source où il a puisé.

³ PAGE 64. De ce licencié Toralva, que les diables emportèrent de Madrid.

Ce licencié Toralva était un savant médecin espagnol qui fut long-temps attaché au service personnel de l'empereur Charles-Quint; mais il se piquait aussi de chiromancie, et d'avoir à sa disposition un démon familier qui lui révélait l'avenir.

Malheureusement, ce démon ne put empêcher le docteur de tomber entre les mains du saint office, qui lui fit son procès et le condamna au feu le 6 mai 1551, comme convaincu d'avoir porté dans sa bague le portrait du démon avec lequel il était en commerce.

Item, d'avoir, avec l'aide de ce démon, annoncé au cardinal Cisneros et au grand Capitaine la défaite de don Garcia de Tolède, et la déroute complète de son armée avant que le courrier qui en apportait la nouvelle pût être arrivé.

Item, d'avoir, avec le secours et en compagnie dudit démon, fait en une heure et demie, à cheval sur un roseau, l'aller et le venir de Valladolid à Rome.

Les curieux de l'interrogatoire de ce coupable, le trouveront dans les notes de l'édition du Don Quichotte de Pellicer, tome 6, page 456 et suivantes. L'accusé y confesse lui-même toutes les circonstances de ce voyage, et jusqu'à sa conversation, chemin faisant, avec le démon Cequiel. Ce sont ces détails, ou à peu près, que Cervantès, pour en divertir ses lecteurs aux dépens de qui il appartiendra, met ici dans la bouche de Don Quichotte.

⁴ PAGE 174. Toute la porte de Guadalaxara.

C'est le nom de l'endroit et de ses environs où était autrefois la porte de Guadalaxara. Cette porte était située dans la rue Mayor, à la jonction des deux rues de *los Misanesès* et de *Santiago*; elle fut incendiée le 2 septembre 1582 par une illumination trop ardente, qui eut lieu en réjouissance de la conquête du Portugal, et ensuite démolie. C'était là que se réunissaient les oisifs, les novellistes, les politiques, les gobe-mouches, et les essaims

de filles publiques qu'on retrouve actuellement à la porte *del Sol*.

⁵ PAGE 264. Ne fût-ce que de *gaspacho*.

Gaspacho est le nom catalan que les miquelets donnent à une espèce de soupe dont on ne doit pas dire qu'ils sont friands, car il serait trop difficile de concevoir qu'on pût l'être d'un pareil ragoût; mais dont ils savent se contenter, et qui les maintient en santé.

La troupe connue sous le nom de miquelets en Espagne est composée exclusivement de Catalans et d'Aragonais. Ces soldats sont, sans contredit, la troupe à pied la plus légère de l'Europe; et si elle a des rivales en bravoure et en dévouement, elle a du moins sur toutes les autres l'avantage, si précieux dans un soldat, d'être sobre, de vivre de peu, et de n'en être pas moins agile et vigoureuse. J'ai vu sous le ciel brûlant de l'Andalousie, et dans les jours les plus chauds de l'année, ces soldats faire quinze à vingt lieues sur leurs jambes, sans boire ni manger, et sans en paraître sensiblement fatigués; mais ils avaient pris le *gaspacho* le matin avant de se mettre en route.

Dès le point du jour, dans un cuvier pouvant contenir deux ou trois de nos voies de Paris, et aux trois quarts plein d'eau, on verse une pinte de vinaigre; on y met un peu de sel, d'ail et de piment coupés menu; on y émiette le pain de la ration, et on brasse le tout. Un peloton de 11 à 13 hommes se réunit autour de ce cuvier, et y puise jusqu'à fond de cale, chacun à sa place, et sous la police du commandant du poste, ce qui est toujours promptement expédié.

Ce repas suffit aux miquelets pour toute la journée, et

tout maigre qu'il est, ces soldats sont éminemment capables de toutes les charges du métier. Ils semblent ne connaître ni la faim, ni la soif, ni la fatigue, et j'ai remarqué dans leur troupe moins d'accablement et de malades que dans les autres détachements de troupes espagnoles qui étaient employées concurremment avec elle aux travaux pénibles et malsains que j'étais chargé de diriger.

⁶ PAGE 272. En a expulsé tous les Maures.

L'expulsion des Maures est l'événement qui a eu le plus d'influence sur le sort de l'Espagne depuis deux siècles : c'est de cette époque que datent sa décadence et l'amoindrissement successif de toutes les branches de prospérité publique que l'agriculture, l'industrie et le travail vivifiaient de leur séve nourricière, avant que sa population cessât de suffire à l'exploitation de son sol et aux besoins mécaniques de ses arts et de son commerce. S'il est vrai, comme on n'en peut guère douter, que l'état de la littérature et des arts soit le thermomètre le plus fidèle de la civilisation, l'Espagne, sous les règnes de Charles-Quint, de Philippe II et de Philippe III, était sans contredit la nation la plus civilisée de l'Europe ; et il ne faut, pour s'en convaincre, que comparer, toute prévention à part, l'état de la littérature et des arts en Espagne, à cette époque, avec ce qu'il était dans tout le reste de l'Europe. L'Espagne fourmillait alors d'écrivains et de poètes de tout calibre ; et si tous n'étaient pas d'un mérite supérieur, la quantité du moins déposait en faveur de l'esprit national. En écrivains dramatiques, elle avait son prodigieux Lope de Véga, auteur de plus de quatre cents comédies qui se jouaient journellement, et sur des théâtres, à peu de chose

près, aussi bien tenus et policés qu'ils peuvent l'être aujourd'hui ; elle avait plusieurs autres auteurs dramatiques qui, sans être aussi féconds, n'étaient pas moins ingénieux que son Lope ; elle avait son inimitable, son immortel Cervantès : et en France nous n'avions encore ni ce Corneille ni ce Molière, qui, à la vérité, ont élevé la scène française à un degré de splendeur et de perfection que jamais n'atteignit la scène espagnole, mais qui ne sont venus que plus de cent ans après les coups qui avaient frappé de langueur la littérature et les arts en Espagne. Il est certain aussi que des connaissances que d'autres nations ont pu s'approprier depuis, qu'elles prétendent même avoir tirées du chaos de l'ignorance, étaient cultivées avec succès en Espagne ; et je pourrais, preuves en main, en citer plus d'une dont d'autres nations s'honorent, dont peut-être elles sont en droit de s'honorer, parce qu'enfin il n'est point impossible que deux hommes de génie aient eu la même pensée à quatre ou cinq cents lieues et sans le secours l'un de l'autre. Mais mon but n'est point de revendiquer ici pour l'Espagne la portion d'illustration, sous le rapport de la littérature et des arts, qui lui appartient dans l'histoire des trois siècles qui viennent de s'écouler. J'aurais à dire beaucoup plus que ne le permettent les bornes d'une simple note, et je dois me réduire à la notice historique sur l'expulsion des Maures, qui me semble nécessaire pour la parfaite intelligence de tout ce que Cervantès dit relativement au Maure Ricotte et à sa famille.

Lorsque les Maures conquièrent l'Espagne, ils eurent le bon esprit de permettre à la population chrétienne de rester dans ses foyers, et d'y suivre sa religion en se soumettant aux lois et aux tributs qui leur seraient impo-

sés par les vainqueurs : et lorsqu'à leur tour les Maures, après l'avoir possédée pendant plusieurs siècles, furent enfin contraints par la force des armes de restituer l'Espagne à ses anciens maîtres, les nouveaux vainqueurs permirent à la population maure de rester dans ses foyers et d'y suivre sa religion, en se conformant aux lois et en payant l'impôt : on usa de la même tolérance à l'égard des juifs, moyennant une capitation particulière ; mais ceux-ci finirent par se faire expulser tous dans le 15^e siècle, au nombre de plus de quatre cent mille individus.

En 1525, Charles-Quint, violemment irrité contre les Turcs, ne voulut plus supporter un seul musulman en Espagne ; il ordonna que tous les Maures qui l'habitaient en vertu des concessions des souverains ses prédécesseurs, et qui refuseraient d'embrasser la religion catholique, en sortissent sous peine de mort, leur laissant cependant la faculté d'emporter leur fortune, et le délai nécessaire pour la réaliser en valeurs transportables. Les riches en sortirent alors en très-grand nombre, par prudence ou par esprit de religion ; mais les pauvres, les malaisés, tous ceux qui ne se voyaient pas de moyens de subsistance au-dehors, restèrent en plus grand nombre encore, et se soumirent ; ils reçurent tous le baptême, et dès-lors, pour les distinguer des chrétiens de race qui tenaient fortement à ne pas être confondus avec eux, on les désigna sous le nom générique de Maurisques (*Morisques*). On ne se dissimula point que de pareils néophytes ne seraient probablement pas chrétiens plus robustes qu'ils n'avaient été fermes musulmans ; mais on ne s'arrêta point à cet inconvénient : on pensa qu'il n'en serait pas de même des générations futures, et qu'avec le temps on parviendrait à extirper du sol espagnol jusqu'aux dernières racines du

mahométisme. Pour y parvenir plus sûrement, on défendit aux nouveaux convertis l'usage de la langue maure; on leur interdit les danses, les jeux, les chants arabes, leurs fêtes matrimoniales, et jusqu'à leurs vêtements et aliments d'habitude. Pour pouvoir les surveiller plus facilement, on leur assigna dans les grandes villes certains quartiers, rues ou faubourgs qu'ils furent obligés d'habiter spécialement. Dans la campagne, on les réunit dans certains villages; et bientôt, dans plusieurs de ces villages, il n'y eut plus d'autres habitans que des Maurisques, à l'exception du curé de la paroisse, de la sage-femme qui servait en même temps de marraine pour tous les nouveau-nés, et du familier commissaire permanent de l'inquisition, pour y surveiller et maintenir la foi et le culte catholiques.

Les Maurisques, vus partout de mauvais œil, exclus de tous les emplois publics, même du service militaire, se trouvèrent naturellement forcés de s'adonner aux travaux de l'agriculture, des arts mécaniques et du commerce en détail. Ils devinrent laborieux, industrieux, économes, bons maris, bons pères; mais en général ils ne purent devenir bons chrétiens, ni même bons amis des chrétiens d'origine, qui de leur côté les détestaient et les dédaignaient au point qu'une alliance avec une famille maurisque était une sorte d'opprobre pour une famille chrétienne. On ne pouvait pas se dire de race pure de vieux chrétiens quand on avait le malheur de compter parmi ses ascendans une mère maurisque; et cette espèce de tache était préjudiciable dans quantité de circonstances ordinaires de la vie. Soit instinct, soit prévoyance, les Maurisques avaient la manie de cacher et d'enfouir leur argent, et comme ils en dépensaient encore moins que le peu qu'ils

en gagnaient tous les jours , avec le temps ils thésaurisèrent tant , qu'à la fin les espèces devinrent sensiblement rares en Espagne , et que de tous côtés on s'en plaignit contre eux ; mais ces murmures , précurseurs de l'orage qui se formait sur leurs têtes , ne les rendirent pas plus circonspects ; leur haine contre les chrétiens , concentrée jusqu'alors , n'en devint que plus active , et par conséquent plus imprudente.

En moins de go ans , depuis leur conversion forcée , les Maurisques avaient multiplié et prospéré à force de travail et d'économie , au point de former une caste nombreuse , riche , et d'autant plus redoutable qu'elle se savait détestée , méprisée et convoitée dans ses trésors par tout le reste de la nation , lorsqu'enfin on découvrit , dit-on , qu'ils tramaient une vaste conspiration dont le but était de livrer l'Espagne aux musulmans ; qu'ils avaient à cet effet des émissaires auprès de toutes les puissances barbaresques , et même auprès du grand-turc ; qu'ils levaient entre eux des sommes considérables pour fournir aux dépenses de ce coupable projet ; qu'ils avaient dans toutes les provinces du royaume des chefs qu'ils appelaient les petits rois (*reyezuelos*) , et auxquels ils étaient absolument dévoués ; qu'ils avaient même déjà désigné pour leur reine une jeune maurisque dont le mérite et la beauté faisaient grand bruit alors.

Le gouvernement , informé de ces menées , rassembla les prélats , les ministres et les plus grands seigneurs de la monarchie pour décider quel parti l'on prendrait , et proposa l'expulsion de tous les Maurisques , sans exception ni distinction d'âge et de sexe. Cette mesure extrême fut sévèrement discutée , et les avis furent partagés : les uns dirent : *Plus de Maurisques , plus de*

culture ni d'industrie en Espagne ; les autres : Plus de Maurisques , notre sainte religion sera délivrée du serpent qu'elle nourrit dans son sein , et l'état de ses plus dangereux ennemis. Quelques sages observèrent qu'il n'était pas présumable que la race entière des Maurisques fût criminelle ; qu'il serait injuste , inhumain , impolitique de confondre les innocents avec les coupables , qui peut-être n'étaient pas en aussi grand nombre qu'on paraissait le croire. Mais l'intérêt prétendu de la foi, le faux zèle religieux prévalurent , et le décret d'expulsion fut irrévocablement lancé sur toute la race maurisque , à l'exception seulement des enfants au-dessous de huit ans. Il portait peine de mort contre tout Maurisque de l'un et de l'autre sexe , âgé de plus de huit ans , qui dans le délai d'un an ne serait pas sorti du royaume , et qui après en être sorti oserait y reparaître ; il leur permettait de vendre leurs biens , et d'emporter toute leur fortune , à la charge d'en faire la déclaration en quittant le sol espagnol ; il portait aussi peine de mort contre tout chrétien qui recèlerait un Maurisque pour le soustraire au décret , ou qui , ayant connaissance d'un Maurisque caché ou réfractaire , ne le déclarerait pas à qui de droit.

Cette race infortunée subit docilement son arrêt , à l'exception des Maurisques habitants des montagnes de Cortès et d'Aguar dans le royaume de Valence , qui osèrent désobéir et résister à force ouverte, sous la conduite de leur *petit roi* , nommé Turigi : mais ce malheureux , vaincu et pris les armes à la main , fut écartelé vivant , après avoir été préalablement tenaillé. Il avait résisté , dit-il , persuadé , d'après une ancienne tradition , que l'invincible Maure Alfatimi , qui , depuis la grande bataille perdue par les Maures contre les chrétiens , sous les ordres du roi don

Jayme, s'était retiré dans le sein de la montagne d'Aguar, ne manquerait pas d'en sortir, monté sur son grand cheval vert, pour écraser les oppresseurs des Maures du royaume de Valence.

Les calculs les plus modérés portent de six à sept cent mille le nombre des Maurisques qui furent alors expulsés de l'Espagne : si l'on y joint les quatre cent mille juifs qui en avaient été chassés le siècle précédent, et le grand nombre de Maures qui, ne voulant pas recevoir le baptême, en sortirent sous le règne de Charles-Quint, on sera frappé de l'énormité et de la profondeur de la plaie que ces trois saignées firent à la population espagnole, et par suite à son agriculture et à son industrie. Des provinces entières, et les plus fertiles, furent réduites dans les campagnes à moins de moitié de leur monde; et encore la moitié qui partit était - elle *tout*, sous le rapport du travail et de l'industrie, en comparaison de celle qui restait. Ajoutons que cette perte tourna presque tout entière au profit des puissances barbaresques, ses mortelles ennemies, et qu'elles en devinrent plus animées, plus arrogantes, et plus entreprenantes que jamais contre l'Espagne.

L'expulsion des Maurisques ne fut point universellement approuvée en Espagne, et l'on crut à propos de recourir à l'imposture et à la jonglerie pour tâcher de justifier cette mesure en la sanctifiant. On découvrit, par une sorte de miracle de la façon de certains prêtres, que l'expulsion des Maurisques avait été inspirée par le ciel même; que, dans un vieux livre apporté de Damiette par les croisés, on avait trouvé des prophéties qui annonçaient que, pour prix et en dédommagement de l'expulsion des faux chrétiens, la Providence réservait aux Espagnols seuls la destruction du mahométisme, la conquête de la

Terre-Sainte, celle de l'empire turc, et que cette prophétie s'accomplirait en quarante ans, à compter de 1620. L'espoir de tant de hauts faits put étourdir la nation espagnole, naturellement avide de la gloire des héros; mais elle fut cruellement trompée dans les brillantes espérances dont on avait voulu la flatter; car ce fut précisément à cette époque, en 1660, qu'après avoir éprouvé les revers les plus sensibles, elle acheva de perdre, sans espoir de retour, le Portugal, la Hollande et le Roussillon.

Ainsi la Providence, cette irrésistible loi de l'ordre naturel des choses, immuable comme le Créateur, et par conséquent toujours juste, ne laisse rien d'impuni sur la terre. Les fautes des gouvernements, comme celles des individus, y sont inévitablement suivies de châtimens toujours proportionnés à la gravité de ces fautes.

Quand on compare l'état politique actuel de l'Espagne avec ce qu'il était, lorsqu'à l'avènement de Philippe II la vaste monarchie espagnole se composait des plus belles et des plus riches régions de la terre sur les deux hémisphères, ce n'est qu'avec un profond sentiment de douleur et d'indignation qu'on peut se demander ce que lui ont valu jusqu'à présent la fougueuse intolérance et le fanatisme de la plupart de ses prêtres. Fasse le ciel que du moins d'aussi sévères leçons ne soient pas perdues pour elle et pour l'humanité!

7 PAGE 544. Le taureau bariolé de la tête du convoi.

Les combats de taureaux sont le spectacle favori des Espagnols : hommes et femmes de tous les âges et de toutes les conditions, s'y portent avec un empressement qui tient de la passion, et il n'est pas rare de voir des femmes du peuple se priver d'une partie de leurs nippes les plus

indispensables , pour se procurer le plaisir d'assister à un combat de taureaux. Ce spectacle cependant est essentiellement sanglant, puisqu'il finit toujours par la mise à mort de douze braves et vigoureux taureaux qui d'ordinaire ne périssent pas sans avoir éventré et laissé sans vie sur le sable chacun son cheval ou ses deux ou trois chevaux , quelquefois même sans y laisser aussi le cavalier plus ou moins grièvement blessé. Au reste il faut convenir que ce spectacle cause des émotions vives et fortes ; et pourquoi les tendres et ardentes Espagnoles n'aimeraient-elles pas à être fortement émues, autant que nos douces Françaises à se faire déchirer le cœur par les effroyables catastrophes de nos sombres mélodrames ? D'ailleurs le spectacle espagnol se termine ordinairement par une espèce de farce assez divertissante qui amuse beaucoup les dames , celle du taureau *embolado*. C'est un treizième taureau qu'après la mise à mort des douze premiers on lâche dans l'arène , pour y servir de jouet aux amateurs (*aficionados*) qui veulent se mesurer avec lui , et qui sont toujours en grand nombre ; mais ici les combattants sont sans armes ; les assaillants n'ont que leurs bras , leur agilité et l'avantage du nombre ; et le taureau est désarmé aussi , c'est-à-dire qu'on lui a attaché deux grosses pelotes de laine au bout des cornes , en sorte qu'il n'en peut percer personne ; mais il s'en sert à merveille pour lancer des pelotons entiers d'assaillants à plusieurs vares de hauteur ou de distance. Le beau du spectacle est de voir ces messieurs tomber pêle-mêle sur le sable , s'y culbuter les uns sur les autres , et se ramasser à qui mieux mieux pour revenir sur l'animal , jusqu'à ce que la trompette sonne la retraite et l'ordre de laisser le taureau paisible possesseur du champ de bataille. Ces amateurs sont en

général des jeunes gens si adroits , si lestes , si agiles , qu'il est rare que ce jeu vraiment espagnol ait des suites fâcheuses pour eux.

Il n'y a pas de ville considérable en Espagne qui n'ait par semaine ses deux ou trois combats de taureaux pendant la majeure partie de l'année , en sorte qu'il se fait dans le royaume une énorme consommation de ces animaux. Les entrepreneurs de ce genre de spectacle en possèdent des troupeaux immenses , et les tiennent dans des campagnes incultes qu'ils afferment pour cet usage ; ils y sont surveillés et dirigés par des espèces de bergers à cheval , bien montés et armés de longs bâtons ferrés , de très-fort échantillon , dont ils se servent avec une merveilleuse adresse pour morigéner ces animaux , qui au reste sont en général dociles et point malfaisants quand ils ne sont point provoqués et irrités. C'est là que l'entrepreneur fait prendre , parmi plusieurs milliers , la douzaine qu'il lui faut pour le prochain combat ; et comme il a grand intérêt à ce que ses taureaux se battent bien , sans quoi il serait sifflé sans miséricorde , voici comment on s'y prend pour choisir les mieux taillés pour le combat , et pour les emmener jusque dans l'arène.

Le taureau , par instinct , aime les couleurs éclatantes , à l'exception de la rouge qui au contraire le met en fureur , et dont par cette raison le matador (celui qui dans le combat doit tuer le taureau quand il a essayé toutes les attaques préliminaires) se sert avec un art admirable pour faire prendre à la bête furieuse l'attitude nécessaire pour qu'il puisse la piquer de sa dague au cercelet , et la jeter de ce seul coup roide morte sur le sable : coup sublime dans le genre , véritable *nec plus ultra* de l'art , et qui , lorsqu'il est bien exécuté , ce qui est assez rare , excite

dans toute l'assemblée des transports d'admiration et des trépignements de plaisir dont il est impossible de se faire une juste idée quand on n'en a pas été témoin.

D'après cette donnée, les agents chargés du choix des taureaux propres au combat, pénètrent dans le troupeau, en conduisant de la main un taureau privé qu'on a charmé de rubans ; et lorsqu'ils y remarquent un sujet convenable, ils manœuvrent de manière à faire passer le taureau bariolé sous le museau du taureau choisi : celui-ci le voit, le suit, ne le quitte plus, et sort du troupeau à sa suite ; là on s'assure de sa personne, on l'arrête avec des cordes ; on fait rentrer le bariolé dans le troupeau pour y faire de la même manière une autre recrue, et ainsi successivement jusqu'à ce que le nombre voulu soit complet. Alors on remet le taureau bariolé en marche vers le lieu du combat ; tous les élus le suivent sans la moindre difficulté, et entrent à sa suite, l'un après l'autre comme des moutons, dans l'étable qui leur est destinée.

Ce fut à un de ces convois de taureaux choisis que Don Quichotte et son écuyer eurent affaire dans la circonstance dont parle ce chapitre.

⁸ PAGE 355. Qu'elle en devient vraiment insupportable.

Pour la parfaite intelligence de ce chapitre il faut savoir que Cervantès publia la première partie de son Don Quichotte en 1605 ; qu'elle lui fit beaucoup d'envieux et même d'ennemis, et qu'il ne publia la seconde partie qu'en 1615 ; mais qu'elle était annoncée depuis long-temps et attendue avec empressement en Espagne et dans toute l'Europe par les nombreux admirateurs de la première partie.

Que, pendant cet intervalle de dix années, un de ces



ennemis, bassement haineux, s'avisa, pour blesser Cervantès dans ses plus chers intérêts, de continuer ce Don Quichotte qui avait valu tant de gloire à son auteur, et des profits pécuniaires qu'on pouvait présumer fort importants d'après le débit prodigieux de l'ouvrage; et qu'effectivement en 1614, il parut un livre ayant pour titre : *Seconde partie du vaillant gentilhomme Don Quichotte de la Manche, contenant sa troisième sortie, et formant la cinquième partie de ses aventures; composée par le licencié Alonso Fernandez de Avellaneda, natif de Tordesillas; dédiée aux alcades, régidors et gentilshommes de la noble cité de Argamasilla, heureuse patrie du noble chevalier don Quichotte de la Manche, avec permission. A Tarragone, de l'imprimerie de Philippe Roperto, année 1614, in-octavo.*

Que l'auteur de cette continuation, soit qu'il redoutât le juste ressentiment de Cervantès, qui était connu pour ne pas être endurant, à qui d'ailleurs, dans une mauvaise préface, il avait brutalement prodigué les injures les plus grossières, soit qu'il ne se sentît pas de force à lutter de génie et de talent contre Cervantès, n'osant se faire connaître, dissimula son véritable nom sous celui d'Avellaneda; qu'on n'a jamais su bien positivement qui il était, qu'on a seulement reconnu à son style et à quelques locutions locales d'habitude, qu'il était Aragonais.

Que Cervantès en était à-peu-près à ce 59^e chapitre de sa seconde partie, lorsqu'il eut connaissance de la continuation de ce soi-disant Avellaneda, et que ce fut pour s'en venger qu'il consacra dans la suite quelques pages à satiriser l'ouvrage et l'auteur aragonais, qui, bien plus soigneusement que jamais, évita de se faire connaître lorsque l'année suivante, Cervantès, en publiant sa propre



seconde partie, eut porté le coup mortel à celle d'Avellanéda.

Cette continuation d'Avellanéda a cependant été traduite en français et entée à la suite d'une traduction du véritable Don Quichotte de Cervantès ; mais, malgré le talent de l'écrivain français à qui l'on attribue cette traduction, elle a prouvé qu'il est impossible de rien ajouter, sans le gâter, à un chef-d'œuvre d'ordonnance épique, ou du moins qu'on ne peut l'allonger sans lui faire perdre en perfection beaucoup plus qu'on ne lui fait gagner en longueur.

9 PAGE 372. Il y a de bonnes gens par-tout.

Ce Roch Guinard, chef de brigands, n'est point ici un personnage d'invention ; il existait réellement en Catalogne au commencement du 17^e siècle, tel que Cervantès le dépeint, brave, généreux, poli, et cependant brigand atroce et déterminé.

Les grands seigneurs catalans de ce temps-là, lorsqu'ils étaient en haine les uns contre les autres, se faisaient la guerre, ils tenaient la campagne à la tête de leurs gens et de leurs partisans ; et ce Roch Guinard et ses bandes tenaient pour un de ces grands seigneurs, son intime ami. Philippe de Comines en parle dans ses Mémoires ; et l'on trouve dans une supplique adressée à Philippe III par les habitants de la ville de Ripoll, entre autres griefs contre ce seigneur catalan, qu'il avait pour ami et pour auxiliaire le fameux Roch Guinard, chef de brigands, ennemi déclaré de l'ordre public, et, comme tel, ennemi de sa majesté elle-même ; lequel s'était rendu si redoutable que les magistrats n'osaient sévir contre les vexations et les injustes prétentions de ce seigneur.

Plusieurs prêtres zélés et charitables , touchés des belles qualités que ce Roch Guinard souillait tous les jours par le vol , l'assassinat et tous les crimes imaginables , entreprirent de le sermonner et de le convertir ; mais il paraît qu'ils y perdirent leurs peines , et qu'il finit comme il l'avait mérité ; car les annales du temps rapportent qu'à la demande des députés de la Catalogne, le pape Paul V accorda un jubilé à l'occasion de la destruction des brigands qui avaient désolé la province , bienfait qu'on dut effectivement à l'active et vigilante fermeté du duc d'Albuquerque VII^e du nom , élevé en 1616 à la vice-royauté de Catalogne.

Il y avait alors si peu de police en Espagne, qu'il s'en fallait beaucoup que Roch Guinard et sa bande fussent les seuls qui fissent ouvertement le métier de voleurs de grands chemins. Toutes les provinces en étaient plus ou moins infestées, l'Andalousie sur-tout. On y cite une de ces bandes qui poussait la générosité jusqu'à s'être fait une loi inviolable de ne jamais prendre que la moitié de l'argent du passant qu'elle détroussait, mais de massacrer sans pitié ceux qui se refuseraient à ce partage honnête et fraternel. Un grave historien contemporain rapporte, et comme un fait qu'il peut attester, qu'un pauvre paysan qui n'avait sur lui que quinze réaux en quinze petites pièces d'argent qui ne pouvaient se partager par moitié, faute de monnaie de cuivre, il y eut combat de générosité entre les voleurs qui n'avaient pas de quoi lui rendre la moitié de la pièce, et le paysan qui voulait la leur laisser en entier ; et que le paysan n'étant pas le plus fort, fut contraint de céder et de garder le réal qu'on n'avait pu partager. (Extrait de l'édition du Don Quichotte de Pellicer, de 1798.)